

VIII

EN 1848

GEORGE SAND AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE
LES ROMANS CHAMPÊTRES

Dans la même année 1846 où paraissait ce *Péché de M. Antoine*, si ennuyeux ! — un péché n'est pas toujours et forcément amusant — George Sand avait publié *la Mare au Diable*. On a coutume d'opposer aux romans socialistes les romans champêtres : ceux-ci l'emporteraient sur ceux-là pour cette raison qu'ils procèdent d'une conception d'art désintéressée, et que l'auteur, renonçant à sa manie de prédication, s'est contentée de peindre des gens qu'elle connaissait et des choses qu'elle aimait, sans autre souci que de les bien peindre. Je crois qu'on se trompe. Chez George Sand la

manière champêtre ne se distingue pas essentiellement de la manière socialiste. La différence n'est que dans le succès de l'exécution; mais les idées et les intentions y sont les mêmes. George Sand y continue la même propagande; elle y prolonge son rêve humanitaire — son rêve de dormeuse éveillée.

La preuve en est dans cet avertissement de « l'auteur au lecteur », par où débute la *Mare au Diable*, si déconcertant pour qui ne replacerait pas ces pages dans l'atmosphère intellectuelle où elles ont été écrites!

On s'est demandé pourquoi et par quel caprice d'imagination, George Sand, en tête d'un récit de robuste et saine vie aux champs, a évoqué cette vision de la danse macabre d'Holbein : une fin de journée, un attelage maigre, exténué, un vieux paysan, et, dans le sillon, gambadant près de l'attelage, la Mort, seul être allègre et ingambe dans cette scène de « sueur et usage ». Mais elle l'a elle-même nettement indiqué. Elle voulait opposer au vieil idéal que traduit la danse macabre, l'idéal des temps nouveaux. « Nous n'avons plus

affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé : nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde... Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. » On reconnaît ici le trait commun à toutes les utopies socialistes : il consiste à prendre le contrepied de l'idée chrétienne. Tandis que le christianisme ajournait au lendemain de la mort, transfigurée par les espérances éternelles, la possession du bonheur, le socialisme situe le paradis sur la terre, au risque de laisser sans recours ceux à qui leur expérience ne permettrait pas de tenir cette terre pour un paradis et sans réponse la plainte de l'incurable misère humaine.

George Sand expose ensuite l'objet de l'art tel qu'elle le comprend : elle ne doute pas que ce ne soit de plaider la cause du peuple.

Or il lui semble que ses confrères en roman et en socialisme ne s'y prennent pas par le bon moyen. Ils peignent la misère, mais laide,

mais avilie, parfois même vicieuse ou criminelle. Espère-t-on rendre le mauvais riche sensible aux douleurs du pauvre, en lui montrant ce pauvre sous les traits du forçat évadé et du rôdeur de nuit ? Il est de toute évidence que le peuple, tel qu'il nous est présenté dans *les Mystères de Paris* ne nous en devient pas éminemment sympathique, et que nous n'éprouvons aucun désir d'entrer en relations avec le « Chourineur ». Pour amener des conversions, George Sand compte plutôt sur les « figures douces et suaves ». Elle conclut : « Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs. » Le but de l'artiste doit être de « faire aimer les objets de sa sollicitude ». Il a le droit, pour cela, de les « embellir un peu ». « L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale. » Tel est le point de vue où s'est placé l'auteur de *la Mare au Diable*, en laquelle nous sommes invités à voir une parabole et un apologue.

Et la parabole est assez claire. Et l'apologue est assez éloquent.

Le roman commence par ce tableau du labourage, si large et si gras, auquel je ne vois de comparable dans notre littérature que l'épisode des *Laboureurs* dans *Jocelyn*. Quand avait paru *Jocelyn*, George Sand l'avait assez sévèrement qualifié de mauvais ouvrage, faux de sentiment et lâché de style ; mais elle ajoutait : « Au milieu de tout cela, il y a des pages et des chapitres qui n'existent dans aucune langue et que j'ai relus jusqu'à sept fois de suite, en pleurant comme un âne. » Je pense bien qu'elle avait pleuré comme un âne à l'épisode des *Laboureurs*. D'ailleurs, qu'elle s'en soit souvenue ou non, peu importe. Je n'indique le rapprochement que pour signaler une parenté de génie entre Lamartine et George Sand, admirables l'un et l'autre pour imaginer des idylles et pour projeter sur la réalité les couleurs de cette imagination idyllique.

Après cela, et si j'ai pu sans impertinence analyser devant vous *la Comtesse de Rudolstadt* ou même *Consuelo*, je n'aurai pas le

mauvais goût de vous conter *la Mare au Diable*. Les gens de cet endroit-là, Germain, le fin laboureur, et Marie, la bergère, et petit Pierre sont depuis longtemps nos amis. Nous savons depuis toujours comment, montés sur la *Grise*, ils se sont égarés dans le brouillard et comment ils ont passé la nuit sous les grands chênes. Combien nous l'aimions, lecteurs de quinze ans, pour sa grâce ingénue et sa tendresse déjà maternelle, cette douce Marie! Combien nous la préférons à la veuve Guérin, faraute entre ses trois galants! Et quel contentement nous avons eu d'assister à ses noces célébrées suivant la coutume usitée dans toutes les noces berrichonnes de temps immémorial!

Mais on voit sans peine ce que ces choses signifient, et qu'elles tendent à nous montrer à quel point la bonté est naturelle au cœur de l'homme. Un Germain, une Marie, si nous cherchons d'où vient qu'ils nous paraissent si aimables, c'est tout uniment qu'ils ont un cœur simple et suivant la nature. Cette nature, il suffit qu'elle ne soit pas déformée par la con-

trainte et faussée par la convention : elle nous mène droit à la vertu.

Voilà une chanson dont l'air nous est bien connu. Nous nous souvenons de l'avoir entendue naguère, et d'avoir assisté déjà à toute une floraison de bergerie, à tout un débordement de littérature sentimentale. En ce temps-là, poésie, roman, théâtre étaient inondés de douces larmes. L'aimable Bernardin de Saint-Pierre tendait la main au naïf Sedaine et Florian donnait la réplique à Berquin. La Révolution, brutale et sanglante, n'interrompt pas le cours de ces effusions romanesques. On ne fit jamais plus grande consommation d'épithètes attendries qu'aux années de la Terreur, et Robespierre paraissait dans les cortèges officiels fleuri comme une mariée de village.

Ce goût bucolique, à l'époque de la Révolution, n'est pas une simple coïncidence. Les mêmes principes ont fait éclore l'idylle dans la littérature et la Révolution dans notre histoire. On croyait que l'homme est naturellement bon ; c'est pourquoi on voulait le soustraire à toutes les contraintes qui ont été imaginées pour re-

fréner sa nature : autorité politique et religieuse, discipline morale, empire de la tradition. Débarrassez-le de ce réseau d'entraves où l'ont emprisonné des législateurs enclins au pessimisme ! Aussitôt vous verrez renaître l'innocence de l'âge d'or et s'établir le bonheur universel. C'était la foi millénaire de 1789, ce sera celle de 1848 : le même rêve se recommence de Diderot à Lamartine et de Jean-Jacques à George Sand.

Ainsi le même état d'esprit qui se reflète dans *la Mare au Diable* va faire l'écrivain révolutionnaire de 1848. Nous voilà préparés à comprendre le rôle que la romancière jouera dans l'histoire de la seconde République. Ce n'est pas la page la moins étonnante dans cette destinée peu ordinaire.

Avec quelle joie George Sand accueillit cette République, vous le devinez. Républicaine, elle l'était depuis le temps de Michel (de Bourges), et démocrate depuis les années où, petite fille, elle prenait contre les vieilles comtesses le parti de sa plébéienne de mère. De-

puis longtemps elle espérait, elle attendait un changement de régime. Car il n'en fallait pas moins pour la satisfaire. Le duel Thiers-Guizot ne la passionnait pas, et elle n'aurait éprouvé aucun plaisir à se faire assommer pour Odilon Barrot. C'était une romantique. Elle aspirait à la tempête. « Levez-vous, orages désirés !... »

Quand éclata l'orage — emportant un trône, des institutions, une société — elle accourut de son paisible Nohant. Elle avait hâte de respirer cette atmosphère de Révolution. Elle s'en grisa... Ses lettres d'alors débordent : « Vive la République ! Quel rêve, quel enthousiasme ; et en même temps quelle tenue, quel ordre à Paris ! J'en arrive ; j'ai vu s'ouvrir les dernières barricades sous mes pieds. J'ai vu le peuple grand, sublime, naïf, généreux... le plus admirable peuple de l'univers. J'ai passé bien des nuits sans dormir, bien des jours sans m'asseoir. On est fou, on est ivre, on est heureux de s'être endormi dans la fange et de se réveiller dans les cieux¹. » Elle marche dans

1. *Correspondance* : à Ch. Poncey, 9 mars 1848.

son rêve étoilé. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend dire l'enchantent. Les mesures les plus folles la ravissent et lui semblent ou des actes noblement libérateurs ou tout au moins de bonnes plaisanteries. « Rothschild fait aujourd'hui de beaux sentiments sur la liberté. Il est gardé à vue par le gouvernement provisoire qui ne veut pas qu'il se sauve avec son argent, et qui lui mettrait de la mobile à ses trousses. Il se passe les plus drôles de choses. » Et encore : « Le gouvernement et le peuple s'attendent à de mauvais députés et ils sont d'accord pour les ficher par les fenêtres. Tu viendras, nous irons et nous rirons¹... » Elle s'amuse de tout son cœur. C'est cela même qui est significatif. Rappelez-vous le mot fameux qui avait sonné le glas de la monarchie de Juillet : « La France s'ennuie. » La France avait fait une Révolution pour s'amuser.

Donc elle s'amusait. Elle descendait pour cela dans la rue où était le spectacle. Cela commençait le matin avec la lecture des pla-

1. *Correspondance* : à Maurice Sand, 24 mars 1848.

cards multicolores, vers ou prose, dont la nuit avait bariolé les murs. Puis, sans tarder, s'organisaient les défilés. Enseignes déployées, musique en tête, de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants, allaient, suivant toutes la même route, celle de l'Hôtel de Ville, où elles portaient en hommage volontaire des corbeilles ornées de rubans et de fleurs. Pas une corporation, pas une profession qui ne s'estimât tenue de féliciter le gouvernement et de l'encourager au bien¹. C'étaient un jour les culottières et un autre jour les giletières, les porteurs d'eau, les décorés de juillet, les blessés de février, les paveurs, les blanchisseuses, les délégués des vidanges de Paris, qui encore? et des Allemands, des Italiens, des Polonais, la plupart de Montmartre ou des Batignolles. N'oublions pas les arbres de la liberté! George Sand en a croisé trois en un jour, « des pins immenses portés sur les épaules de cinquante ouvriers. En tête le tambour, le drapeau, et des bandes de ces beaux travail-

1. Voir Daniel STERN, *Révolution de 1848*.

leurs de terre, forts, graves, couronnés de feuillage, la bêche, la pioche ou la cognée sur l'épaule : c'est magnifique, c'est plus beau que tous les *Robert* du monde¹. » Telle est bien la note. L'Opéra sous ses fenêtres et le Cirque olympique à tous les carrefours, quelle fête ! Et le soir cela recommence. On a les clubs, dont on ne compte à Paris pas moins de trois cents, et où les femmes du monde s'en vont entendre les orateurs en blouse proposer des motions incendiaires, pour goûter le frisson de la petite mort. On a les théâtres, où Rachel, drapée à l'antique et pareille à une Némésis, déclame la *Marseillaise*. Et la nuit cela continue. La jeunesse parisienne a imaginé de faire des promenades nocturnes avec torches et pétards et de sommer les habitants paisibles d'illuminer. Imaginez le 14 juillet ou la mi-carême toute la semaine !

Cela c'est l'ordinaire, la monnaie courante. Mais vous avez, pour rompre la monotonie, ce qu'on appelait alors des « journées ». Ce sont

1. *Correspondance*, même date.

les manifestations, qui ont, entre autres avantages, celui de provoquer les contre-manifestations. Le 16 mars, manifestation des Bonnets à poil, c'est-à-dire de la garde nationale bourgeoise et modérée ; mais le 17, contre-manifestation des clubs et des ouvriers. Ces jours-là, on se donne rendez-vous le matin à la place de la Bastille, et toute la journée défilent par groupes quelques centaines de mille hommes, afin d'intimider tantôt le Gouvernement provisoire au profit de l'Assemblée et tantôt l'Assemblée au profit du Gouvernement provisoire. Le 17 avril, George Sand est devant l'Hôtel de Ville, au milieu des gamins de la mobile, au centre de la place, pour mieux voir. Le 15 mai, l'effort populaire étant dirigé contre le Palais-Bourbon, elle se trouve mêlée à la foule, dans la rue de Bourgogne. En passant devant un café, elle aperçoit à la fenêtre une dame très animée qui harangue la manifestation, et que tous ses voisins lui désignent, sans réplique possible, pour être... George Sand. On sait que les femmes se donnèrent beaucoup de mouvement dans cette Révolution. Elles eurent leur légion,

les *Vésuviennes* ; elles eurent leurs clubs, leurs banquets, leurs journaux. George Sand est loin de tout approuver dans cette agitation féminine ; mais aussi comment pourrait-elle tout condamner ? Elle est d'avis que « les femmes et les enfants (quoi ! les enfants aussi !), toujours désintéressés dans les questions politiques, sont en rapport plus direct avec l'esprit qui souffle d'en haut sur les agitations de ce monde »¹. Il leur appartient de faire une politique d'inspirées. Ce sera la politique de George Sand.

Si vous voulez savoir en quoi consiste cette politique, savourez les conseils que cette Égérie, dès le 4 mars, donne à son ami Girerd : « Agis avec vigueur, mon cher frère ; dans une situation comme celle où nous sommes, il ne faut pas seulement du dévouement et de la loyauté, il faut du fanatisme au besoin. » Elle conclut en lui conseillant de ne pas hésiter à « balayer tout ce qui a l'esprit bourgeois ». Lisez, après cela, une lettre qu'elle adresse en

1. *Correspondance*, au citoyen Thoré, 28 mai 1848.

avril à Lamartine pour lui reprocher son modérantisme et exciter sa verve révolutionnaire. Et ce qu'elle regrettera plus tard, elle qui pourtant n'est pas d'humeur fort guerrière, c'est qu'on n'ait pas, à l'exemple des grands ancêtres de 93, cimenté la Révolution à l'intérieur par la guerre aux nations. « Si au lieu de suivre la fade et sottise politique de Lamartine, nous avons jeté le gant aux monarchies absolues, nous aurions la guerre au dehors, l'union au dedans, et la force par conséquent au dedans et au dehors »¹. Toujours comme les grands ancêtres, elle déclare que l'idée révolutionnaire n'est ni celle d'une secte, ni celle d'un parti : « C'est une religion que nous voulons proclamer. » Ce zèle, cette passion, cette intransigeance, venant d'une femme, ne m'étonne pas. Mais vous avouerez-je, après cela, qu'un certain genre d'inspiration en politique ne me dit rien qui vaille ?

Si j'y insiste, c'est que j'y suis bien forcé. George Sand en effet ne s'est pas contentée

1. *Correspondance* : à Mazzini, 10 octobre 1849.

d'être spectatrice des événements et d'en converser avec ses amis. Elle a agi sur ces événements. Elle est intervenue de sa plume. Elle a semé toute sorte d'écrits révolutionnaires. Le 7 mars, elle publie une première *Lettre au peuple* — prix dix centimes : se vend au profit des ouvriers sans ouvrage. — Après avoir félicité ce bon et grand peuple de sa noble victoire, elle l'avertit qu'on va chercher ensemble la vérité. (C'est bien cela ! On ne savait pas ce qu'on voulait : on a toujours commencé par faire une Révolution.) Il y eut une seconde *Lettre au peuple* et ce fut tout. Les publications d'alors étaient éphémères. Mais elles renaissaient de leurs cendres. Voici, en avril, un journal, *la Cause du peuple*, rédigé à peu près en entier par George Sand. Dans le premier numéro, elle fait l'article de tête : « La souveraineté c'est l'égalité », reproduit sa première *Lettre au peuple*, donne un article de reportage tout à fait actuel sur l'aspect des rues de Paris, et une chronique théâtrale. Elle a seulement laissé à son collaborateur Victor Borie le soin d'expliquer que l'augmentation

des impôts est une mesure éminemment républicaine et pour l'imposé une agréable surprise.

Le troisième numéro contient une petite pièce en un acte de George Sand, intitulée *le Roi attend*, qui venait d'être représentée sur le théâtre de la République (c'est-à-dire à la Comédie-Française) pour la première représentation nationale (c'est-à-dire gratuite) le 9 avril 1848. Les acteurs de ce temps-là s'appelaient Samson, Geffroy, Regnier, Anaïs, Augustine Brohan, Rachel. Excusez du peu ! Mais les belles choses qu'on leur faisait débiter ! Molière est au travail, avec sa servante, Laforêt, qui ne savait pas lire, et sans qui il paraît qu'il n'eût su écrire une ligne. Il n'a pas fini sa pièce ; les acteurs n'ont pas appris leurs rôles ; et le roi ne se contente pas d'avoir « failli attendre », il attend, il s'impatiente. Molière, embarrassé, prend le parti de s'endormir. La Muse lui apparaît, le qualifie de « lumière du peuple, » et fait défiler devant lui les ombres des grands poètes défunts. Eschyle, Sophocle, Euripide, Shakespeare,